



Tennessee Williams un Tramway nommé Départ

COMMUNICATION DE GEORGES SION
A LA SEANCE MENSUELLE DU 9 AVRIL 1983

Le Tramway nommé Désir est rentré au dépôt du souvenir. Tennessee Williams est mort le 24 février dernier. Passager, solitaire, absurde, dans « une chambre à Manhattan » comme dit Simenon. Il aura été couvert de gloire, mais il aura en partie manqué son œuvre, et sa vie. Et même sa mort.

Ses années brillantes vont de la fin de la guerre au début des années 60. De *La Ménagerie de verre*, créée à Chicago le 26 décembre 1944 et à New-York en 1945, à *La Nuit de l'iguane* en 1961. Pendant une bonne quinzaine d'années, ses pièces font le tour du monde. Puis quelque chose paraît se désaccorder entre le monde et lui, ou entre lui et lui. Il écrit dans ses *Mémoires* en 1972 : « Ma destruction au cours des années 60 me fait penser à un film, pris au ralenti, d'un édifice explosant à la dynamite. » Était-ce inévitable ? était-ce la fatalité ou le poids du mode de vie outre-Atlantique ?

Qui est donc cet homme qui a pris pour prénom le nom d'un État américain, Thomas Lanier Williams devenant Tennessee Williams ? J'aime rappeler, et je ne suis sûrement pas le seul, la découverte de son œuvre dans une salle du Palais des Beaux-Arts en 1947. Le Rideau de Bruxelles était déjà la jeune compagnie chercheuse et passionnée qu'il est resté. Raymond Gérôme était souvent le « poisson-pilote » de Claude Etienne. Il avait détecté aux Etats-Unis une pièce appelée *La Ménagerie de verre*. Il l'avait traduite. Il allait la monter.

Je revois encore ce local médiocre qui servait de refuge, de débarras ou de salle de répétitions. On y crée une scène de fortune, un manteau d'arlequin dont on orne la sombre monotonie par des objets hétéroclites. Les sièges ? des chaises.

Pas d'équipement, pas de pente pour la salle. Ce pourrait être le décor d'une petite fête dans une école modeste. Entre alors un jeune homme, qui sera tout à tour commentateur et personnage de la pièce. Raymond Gérôme commence à parler aux spectateurs comme on fait une confidence : « Oui, voilà... la pièce se déroule dans ma mémoire... » Son monologue ressemble à un songe un peu triste, qui glisse insensiblement vers l'action elle-même. Il suffit que ce garçon aux yeux perdus se tourne vers la porte, entre dans la maison, s'assoie près de sa mère Amanda et de sa sœur Laura. La pièce est partie.

Ces trois personnages sont des captifs. Tom, de ses frustrations et de ses difficultés matérielles — il fait vivre la famille, car le père s'en est allé ; Amanda, d'un passé qu'elle embellit pour se consoler du présent ; Laura, d'une relative infirmité qui la rend inapte, croit-elle, à aimer un jour un homme ou à vivre une vie autonome. Son royaume, c'est une collection de petits animaux de verre. La drôlerie, l'inéluctable solitude, l'échec de l'optimisme américain : tout joue ici une étrange musique, contradictoire et pourtant irrésistible. La pièce passe du rêve au réel, et les transitions, tantôt brusques et tantôt nuancées, sont toujours infaillibles ; la liberté de la construction, la tendresse et la cruauté, font alors de l'œuvre une découverte et l'aube d'un nouveau théâtre.

Rappelons pour la petite histoire que ce fut le premier succès de Tennessee Williams en langue française et que la remise où s'entassaient les chaises est devenue le Petit Théâtre des Beaux-Arts, où se sont accomplis quelques-uns des plus beaux souvenirs de spectacles à Bruxelles.

Mais revenons à Tennessee Williams. *La Ménagerie de verre* est, à sa manière, une fiche signalétique de son auteur. Celui-ci est né, le 26 mars 1911, à Columbus, dans le Mississippi. Il a sept ans quand son père s'installe à Saint-Louis. Ce sera toujours un peu l'exil, et aussi la découverte d'une société plus dure, où l'argent crée des niveaux étanches. Il déteste son père, étudie mal, rêve d'écrire, vit un premier amour.

Le père quitte les siens et le jeune homme, qui avait fui Saint-Louis sous tous les prétextes, y revient travailler pour aider sa mère et sa sœur. Au cours de son premier monologue dans *La Ménagerie de verre*, Tom dit, en désignant une photo : « Notre père qui nous a quittés il y a fort longtemps. Il était téléphoniste et un jour il a plaqué son standard pour s'ébattre dans les sentiers fleuris de la liberté.

Il était amoureux des longues distances... La dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles, c'était sous forme d'une carte postale qui venait de Chihuahua au Mexique et qui contenait ce message laconique : Hello. Good bye. Bonjour. Au revoir ; et pas d'adresse... »

Il ne faut pas privilégier aveuglément les données biographiques d'un écrivain, mais ici, même à travers les transpositions, tout est éclairant. Un père absent, une mère qui le remplace mal et rend la vie difficile, une sœur malade qui finira d'ailleurs démente dans un hôpital psychiatrique, une impuissance totale devant les servitudes de la vie matérielle : Tennessee Williams annonce tout cela dans sa première grande pièce. Peut-être ne le dira-t-il plus jamais avec une vérité si directe et pourtant si bien transfigurée. Nous y reviendrons.

Mais avec tout cela, peut-être avant tout cela, il y a le Sud, c'est-à-dire un esprit, une nostalgie et une inadaptation. Certes le temps estompe les déchirements ; il rend de plus en plus vagues les vieux prestiges et les rêves mal éteints. Atlanta aujourd'hui est une métropole riche d'avenir et non plus la ville écrasée où courait Scarlett éperdue. Mais le Sud garde, aux États-Unis, quelque chose d'étrange : une faiblesse, une singularité, qui s'ajoutent aux éléments de la nature. Un charme aussi : il y a le soleil, une végétation plus riche et plus chaude, cela qui fait, ailleurs, qu'un Provençal se sent toujours un peu en exil en Picardie ou un Napolitain en Piémont. Il y a en outre et surtout les souvenirs, et les modes de vie différents ou le climat enveloppant contribuent à les prolonger. Comme la littérature, qui se nourrit plus souvent des belles défaites que des victoires utiles. Rappelons-nous que les Grecs eux-mêmes, littérairement, ont donné leur revanche aux Troyens, comme les Romains, plus tard l'ont donnée à la Grèce. De même, littérairement, c'est le Sud qui a gagné la Guerre de Sécession. C'est à New-York qu'on a fait le succès d'*Autant en emporte le vent*. Même nous qui n'y sommes pas impliqués, nous préférons toujours la Louisiane vaincue et les domaines condamnés, plutôt que les austères vertus de Lincoln. *Autant en apporte le vent* puissant du romanesque.

Le Sud, c'est une âme à soi dans le monde. Faut-il rappeler tout ce que notre ami Julien Green lui doit, lui qui a écrit une pièce appelée *Sud* et qui, retrouvant une terre ancestrale à vingt, puis à quarante ans, en a ramené quatre merveilleux livres d'autobiographie ? Faut-il dire ce que nous apportent des écrivains comme

Carson McCullers dont le cœur (pour reprendre un de ses titres) est un chasseur solitaire, ou William Styron, ou Flannery O'Connor ? Pensons un instant aux deux Grands de la génération américaine d'hier, Hemingway et Faulkner. On observe très vite que le garçon de l'Illinois avait besoin de toute la terre pour vivre son aventure, alors que le garçon du Mississippi, sans aucun doute le plus génial, n'utilisait que sa mémoire et une petite ville du Sud pour transfigurer l'univers.

La balance n'est pas très différente si l'on rapproche ceux qui ont été au même moment les deux têtes du théâtre américain : Arthur Miller, fils de la ville, empoigne le réel pour juger ou changer le monde, alors que Tennessee Williams ne pense qu'à le fuir ou qu'à lui demander, sous toutes les latitudes, un refuge où panser ses plaies.

Tennessee Williams est à la fois instable et obsédé. Au moment de *La Ménagerie de verre*, il a déjà écrit pas mal de choses qui s'effaceront derrière ce premier succès. À 33 ans, il a connu l'université, les séminaires d'écriture dramatique, les dépressions nerveuses, l'alcool et la drogue, la prière insolite, les expériences qui le fixeront dans son homosexualité — sans oublier le sentiment d'exil qui ne le quittera jamais. Il a vécu vaille que vaille, caissier à la Nouvelle-Orléans, garçon d'ascenseur à New-York, portier de cinéma, correcteur de scénarios pour Métro-Goldwyn-Mayer. Il a été opéré trois fois de la cataracte. Il a passé par la Floride où il aura une maison, par le Nouveau-Mexique où il va voir la veuve de D. H. Lawrence.

Le succès le libère des servitudes matérielles, mais non des autres. Il part pour l'Europe, s'installe à Rome. Une Rome où les Américaines fatiguées s'offrent des aventures sans bonheur (et c'est un roman comme *Le printemps romain de Mrs Stone*), une Rome qui, pour Williams lui-même, annonce plutôt celle de Pasolini. Puis il sera l'errant toujours insatisfait à qui la réussite internationale sert d'excuse pour bouger sans cesse. Californie, Mexique, Tanger, Paris, New-York, Tokyo, ou Cuba, avant et après Castro. Dans ses *Mémoires*, il rapporte comment il rencontre Sartre et Simone de Beauvoir à La Havane. L'auteur de *Huis-clos*, dit-il, se montre chaleureux et charmant, mais il ajoute : « Je dois dire que M^{me} de Beauvoir resta de glace. Je crois que c'est sa manière d'être. »

Tout de même, Tennessee Williams ne peut rester seulement l'auteur de *La Ménagerie de verre*. Le 3 décembre 1947, New-York découvre *Un Tramway nommé Désir*, qui est un choc, puis un triomphe. Ici, le Sud n'est plus un regret : il est une réalité de déclin, dans laquelle une femme pleine de ruses et d'échecs tente de se refaire, à coups de mensonges, une fierté dérisoire. Blanche Dubois se rappelle la propriété de Bel-Rêve qu'elle a perdue, ainsi qu'elle veut oublier les années où elle a ensuite perdu l'honneur. Schizophrène qui redoute le sexe et attend le viol, elle finira dans un hôpital pendant que passe, dans la misérable rue voisine, le tramway qui va vers Desire Street et qui se nomme donc tout simplement Désir. Quand j'ai séjourné à La Nouvelle-Orléans, je l'ai guetté immédiatement : c'était déjà devenu un autobus.

Ce qui m'avait frappé aussi, c'était la rancune de la ville pour celui qui l'avait brusquement rendue célèbre dans le monde entier. Elle ne lui pardonnait pas de l'avoir montrée assez misérable, dans un de ses quartiers pauvres où une femme au nom français s'effondre devant un émigré polonais...

On va voir se préciser, au fil des pièces, certains personnages et certains problèmes dont Williams ne peut plus se déprendre. Avec, toutefois, une exception. Mêlant pour une fois le Sud tropical et l'Italie, il imagine un village de la côte louisianaise, entre la Nouvelle-Orléans et Mobile, où vivent surtout des immigrants siciliens.

La Rose tatouée est l'histoire d'un amour et de ses signes. Serafina delle Rose aime son mari, camionneur, avec une passion primitive. Il a une rose tatouée sur la poitrine. Quand le curé et les voisines s'approchent un jour de la maison — on se croirait en Sicile ou dans un récit de Verga — elle comprend, avant qu'on le lui dise, que son mari est mort. Elle apprendra plus tard qu'il ne lui a même pas été fidèle. Elle s'enfonce dans la plus noire détresse. Elle est perdue, jusqu'au jour où le hasard amène chez elle un autre immigrant venu de Sicile et qui se donne soudain pour tâche de la ramener à la vie et à l'amour. Il porte lui aussi une rose tatouée sur la poitrine... C'est sans doute la seule pièce à vocation de bonheur que Tennessee Williams ait écrite, une chronique villageoise muée en hymne lyrique à la passion.

Peu après, il revient aux tourments de l'amour, les plus cruels, parfois les plus sordides, en étudiant des personnages dans un milieu clos. En 1955, le *Morosco*

Theatre, à Broadway, crée *La Chatte sur un toit brûlant*. Avant même d'en dire un mot, saluons le génie des titres chez le dramaturge. On les traduit simplement et ils sont aussi magiques en français qu'en anglais : *La Ménagerie de verre*, *Un Tramway nommé Désir*, *La Rose tatouée*, *La Chatte sur un toit brûlant*, *La descente d'Orphée*, *Soudain l'été dernier*, *Doux oiseau de la jeunesse*, *La Nuit de l'iguane*... Il va de soi qu'un titre ne fait pas une œuvre, mais il est certain, s'il est beau, qu'il la porte on voudrait dire : qu'il la pavoise.

La Chatte sur un toit brûlant, c'est d'abord une jeune femme frustrée, que son mari délaisse parce qu'il console mal dans l'alcool une passion refoulée pour un ami mort. Le drame n'est pas seulement conjugal : il y a une grande propriété du Delta. Le père du mari défaillant en est le maître, mais il est très malade et tout menace de s'écrouler à la fois. La jeune femme, Maggie, se sent au cœur de tous les risques. Tenace, anxieuse : oui, une chatte sur un toit brûlant. On pense à une expression d'Aristophane dans *Lysistrata* lorsqu'il évoque les femmes en amour (mais chez lui, c'est elles qui vont se refuser à leurs maris) : « Je ne serai pas comme une lionne sur une râpe à fromage... »

J'avais vu la pièce lors de sa création à New-York, admirablement mise en scène par Elia Kazan, admirablement jouée par de grands comédiens comme Barbara Bel Geddes et Ben Gazzara. J'ai pu la revoir plus tard dans une superbe réalisation de la télévision britannique, avec Nathalie Wood et Laurence Olivier. À New-York comme à Londres, on rendait sensible la part du drame qui concerne le domaine menacé. L'ombre de Tchekhov traversait les deux spectacles. Un Tchekhov sans la pureté, certes : Tennessee Williams a pour la corruption une faiblesse que l'auteur de *La Cerisaie* a toujours ignorée. Mais quelque chose, ici encore, nous parle de ces êtres guettés par la fatigue de vivre dans un univers clos qui se délabre.

La critique américaine remarquait souvent, vers 1955-1960, qu'avec ses visées sociales, dans *Mort d'un commis-voyageur ou ailleurs*, Arthur Miller, avec tout son talent, était malade d'*ibsénite*, tandis que Tennessee Williams souffrait surtout de *tchékhovite*. Pour l'un comme pour l'autre, ce n'était ni tout à fait vrai ni tout à fait faux, et l'auteur de *La Chatte sur un toit brûlant* n'a jamais récusé son allégeance tchékhovienne.

Je voudrais évoquer encore une pièce qu'on a pu voir il y a peu à Bruxelles et qui mettait l'auteur à la croisée de ses chemins possibles, frémissant encore de quelques splendeurs baroques et marqué déjà de ce qui deviendrait des tics irrémédiables. *Doux oiseau de ma jeunesse*, qui devrait s'appeler plus strictement « Doux oiseau de jeunesse » met en présence deux personnages favoris de Tennessee Williams dans un lieu comme il les aime. Une ancienne vedette, Alexandra, a fui Hollywood comme on fuit un miroir. Elle a été oubliée, elle redoute d'affronter une rentrée dont elle rêve cependant. Comme Mrs Stone au cœur de son *Printemps romain*, elle se console, dans un palace californien, avec de jeunes amants de rencontre. En y ajoutant, bien sûr, l'alcool et la drogue. Au gigolo qu'elle reconnaît à peine depuis la veille, elle dit : « Je veux tout oublier. Je veux oublier qui je suis... ». Quand un chant triste monte au dehors, elle tremble : « Vous entendez ? Le lamento. Toute la journée, j'ai entendu ce lamento flotter dans l'air, voilà des années qu'il me poursuit. Partout où je me suis sentie seule et exilée, à Tanger, à Monte-Carlo, à Chypre, sous les palmiers des grands hôtels, partout j'ai entendu cette espèce de lamentation. C'est le chant de ma solitude, de mon échec, de ma jeunesse envolée, enfuie de moi soudain comme un oiseau... »

Et le garçon ? Lui, il a 25 ans. Il se juge, se connaît. Il est sans cynisme, mais sans illusions. Quand Alexandra lui rappelle qu'il est jeune, il répond : « L'âge des gens se mesure au degré de pourriture qui est en eux. À ce compte-là, je suis un vieillard... » Et rien, naturellement, ne peut sortir de ce duo tout à tour délétère et déchirant. Alexandra téléphone à Hollywood, apprend que le succès revient à elle. Mais celle qui le dit est une journaliste habile, une *columnist* complaisante qui vit en parasite des puissants : Elsa Powers. Le prénom suffirait déjà à désigner le modèle du genre, la redoutable Elsa Maxwell dont la rencontre, à un certain dîner bruxellois, m'est restée un souvenir étonnant. Ou détonant...

On pourrait encore analyser quelques pièces, ou trois recueils de nouvelles. Tennessee Williams, comme Pirandello, a souvent trouvé dans la nouvelle le thème qui deviendra une pièce. On pourrait parler aussi de ses poèmes, ou des *Mémoires* qu'il a publiés en 1972 et qui ont paru en français chez Laffont en 1977. Mais ceci suffit déjà, sans doute, à suggérer les dons d'un homme, les dégâts qu'une nature instable leur a infligés avant de les marquer d'une tragique érosion.

Avant de conclure, je voudrais encore rappeler tout ce que Tennessee Williams doit à Bruxelles où on l'a littéralement révélé en français. Le Rideau a joué *La Ménagerie de verre* que personne n'a aussi bien réussie en France ou en Suisse. Il a monté *Un Tramway nommé Désir* deux ans avant Paris, comme aussi *La Rose tatouée*. Il a fait, avant tout le monde, un spectacle de cinq pièces courtes, intitulé simplement *Quintette* et qui était très remarquable.

On ne relève pas ceci pour céder à Dieu sait quelle vanité un peu sottée. Il s'agit d'une information, et aussi d'une réflexion : outre Tennessee Williams, l'essentiel d'Arthur Miller a bénéficié ici des mêmes soins prioritaires (au Théâtre National surtout), comme William Inge, comme l'éblouissant Christopher Fry, comme presque tout le théâtre anglais des vingt dernières années. Qu'on songe à l'inoubliable *Rosencrantz et Guildenstern sont morts* de Tom Stoppard. Tout cela indique une ouverture qui ne suffit naturellement pas à faire la vie de notre théâtre, mais qui lui donne un rôle propre de découverte et de truchement.

Le seul regret qu'on en ait est que nos amis français ignorent ou cachent ce fait avec une intrépide obstination. J'ai repris ces jours-ci les pièces éditées de Tennessee Williams et certains ouvrages qui lui sont consacrés : pas une mention n'est faite de ce qui s'est passé en Belgique. Il en va d'ailleurs toujours ainsi pour d'autres auteurs. Même si l'adaptateur est parisien, même s'il est venu à Bruxelles pour écouter son texte un an ou deux avant que Paris l'entende, donc même s'il a touché ici des droits non négligeables ! On est un peu triste de constater que l'esprit de Paris et la francité sont parfois mal conciliables. On pense en outre à l'étudiant, au chercheur qui s'attachera un jour à la pénétration du théâtre étranger en langue française, et qui s'engagera sur un chemin mal balisé...

La présence ou l'éloignement de Tennessee Williams sont évidemment loin de ce problème. Il nous reste deux ou trois pièces qui tiennent de l'exorcisme et de l'envoûtement, et avant tout *La Ménagerie de verre*. Il nous reste des éclairs, des déchirures, des images fulgurantes, mais aussi des obsessions : psychanalyse, alcool, sexualité malade, castration, voire anthropophagie. À travers Tennessee Williams et au-delà de lui, on perçoit de plus en plus combien le relais que la psychanalyse a pris de la psychologie perd maintenant en puissance et en sûreté.

Je relisais récemment une page de Nathalie Sarraute, dans *L'ère du soupçon*, où elle disqualifie les ressources de la psychologie. Elle parle avec un paisible détachement de Joyce et de Proust. « Le temps n'est pas éloigné où l'on ne visitera plus que sous la conduite d'un guide, parmi les groupes d'enfants des écoles, dans un silence respectueux et avec une admiration un peu morne, ces monuments historiques. Voilà quelques années déjà qu'on est revenu des endroits obscurs de la psychologie. » C'était en 1956. Joyce est toujours neuf, mais la littérature psychanalytique commence à nous peser si fort qu'on est tenté de lui appliquer ces lignes cruelles.

L'homme qui était seul dans une chambre d'hôtel à New-York et qui a avalé par mégarde la capsule d'une bouteille, allait avoir 72 ans. À moins de 40 ans, il écrivait déjà que « la seule personne qui ait une valeur est le moi solitaire et inconnu... » Il notait, avant 50 ans : « La grande ruse de l'existence humaine est de savoir dégager l'éternité dans ce qui passe. » Nous saurons plus tard si le tramway qui passait dans la rue de La Nouvelle-Orléans a sa chance d'éternité, s'il allait vers Désir ou vers Désert...

Copyright © 1983 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Georges Sion, *Tennessee Williams, un Tramway nommé Départ* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1983. Disponible sur : < www.arlfb.be >